

En marge de *la Glaneuse de gestes*, l'expérience mexicaine

Francine Alepin

Number 123 (2), 2007

Québec-Mexique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24227ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Alepin, F. (2007). En marge de *la Glaneuse de gestes*, l'expérience mexicaine. *Jeu*, (123), 57–63.

En marge de *la Glaneuse de gestes*, l'expérience mexicaine

La Glaneuse de gestes est une création de mime solo conçue par Francine Alepin, sorte de carnet de voyage théâtral où sont déclinés des gestes, des attitudes, des postures et des démarches observés à Montréal, et pendant des séjours au Mexique et en Syrie. Le projet, commencé en 2002, a été appuyé par des subventions du Conseil des Arts du Canada (CAC) et du Conseil des arts et des lettres du Québec (CALQ). Par la suite, la compagnie Omnibus a soutenu la production présentée en mars 2005. Depuis, cette création a tourné au Salvador, en France et dans les maisons de la culture de Montréal.



Autel à la Vierge de la Guadeloupe dans un marché de Mexico. Photo : Antoine Boisclair.

Mexico... D'emblée, je pense à Artemia Miguel Pablo dont j'ai fait la connaissance à Oaxaca, un jour que je m'étais perdue. Rencontre improbable entre deux femmes aux antipodes. J'entends la voix grave de Chavela Vargas, fameuse chanteuse octogénaire, incarnation même du pathos mexicain. Je suis plongée en plein cœur d'une cacophonie sensorielle. Les cris des vendeurs de *tamales* ou de *gaaaazzzzzzz!* (que j'avais pris pour un oiseau exotique, à la grande hilarité d'une amie mexicaine !) se superposent en contrepoint aux *rancheros*, aux milliers de klaxons, et à Céline Dion. L'odeur rance des *chicharrones* frits tôt le matin se mêle à celle, sucrée, des *panes dulces*, des grillades de tacos et aux effluves de la *contaminación*, si caractéristiques de la mégapole. La *Gran Tenochtitlan*, termitière monstrueuse où l'apparent chaos est en réalité une savante organisation de la survivance humaine, grouille de quelque 25 millions d'individus. On ne vit pas à Mexico, on survit. Comme le chante José Alfredo Jimenez, *La vida no vale nada*, la vie ne vaut rien, et si on a le malheur d'avoir une seconde d'inattention en traversant une rue, la Mort fauche une énième fois de plus, dans l'indifférence

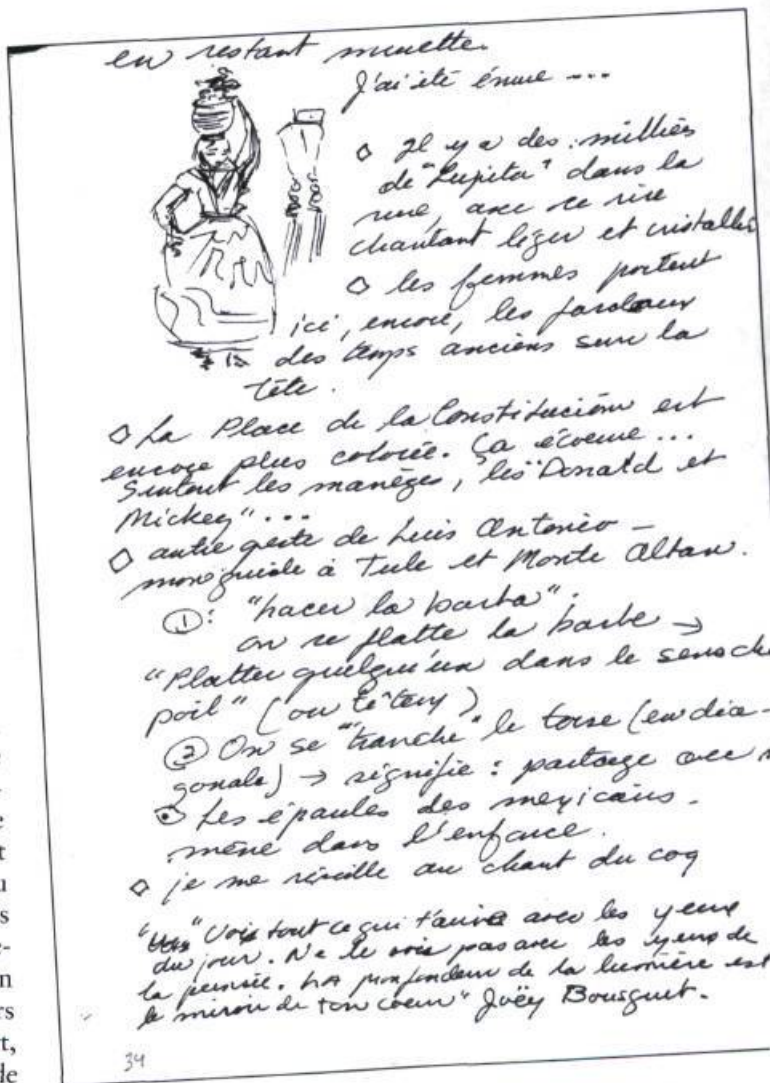
générale. *Los fantasmas* (les fantômes) accompagnent partout les vivants. Les croyances anciennes cohabitent tout naturellement avec les rites chrétiens, et il n'est pas rare de voir le dieu Coyote côtoyer la Vierge de la Guadeloupe dans un autel qui leur est consacré, au marché. Le Mexique est une mosaïque de cultures métissées où se parlent encore de nos jours, outre l'espagnol, plus de soixante langues et trois cents

dialectes. La capitale comme le pays est énigmatique et, si on veut en percer le mystère, il faut accepter de quitter ses repères culturels réconfortants pour se laisser ravir par l'imprévu. Même si j'y retourne régulièrement depuis plus de vingt-cinq ans, je demeure impressionnée par le kaléidoscope de sensations, de rencontres émouvantes, d'événements surréels qui surgissent. Ma fascination pour la culture mexicaine n'arrive pas à s'estomper et, chaque fois, il me faut plusieurs jours, voire des semaines, pour revenir mentalement et physiquement à Montréal.

Premières tournées

Avec la compagnie Omnibus, nous avons eu la chance de traverser plusieurs fois le Mexique des côtes de l'Atlantique à celles du Pacifique, des villes aux villages, en passant par les zones désertiques. Le mime, ce langage universel, nous donna le passeport pour aller à la rencontre de la population mexicaine. Je ne parlais pas espagnol à l'époque de nos premières tournées. Il fallait se faire comprendre avec des gestes, des expressions, des attitudes et des « o » ou des « a » que nous ajoutions au hasard. Des nombreuses anecdotes farfelues auxquelles je repense avec beaucoup d'amusement, je retiens celle-ci, parce que la situation surréaliste m'avait profondément troublée. Lors d'une première tournée, en plein cœur du désert, quelque part entre un film de Sergio Leone et de Zorro, un homme avec un attirail de bouteilles et de bidons de plastique, accroché bien solidement à ses épaules, « jouait » de cet instrument improvisé avec deux bouts de bois. Le rythme infernal accompagnait étrangement le paysage silencieux des nopals géants. Il s'est approché de moi et, à force de gestes, nous avons fini par nous comprendre. Il voulait quelques pièces. Il m'a montré une vieille page pliée d'un vieux catalogue, où des congas étaient encadrées de rouge. Mendier dans le désert, pour un rêve impossible. Ce geste vain m'apparut porteur de poésie.

Saut dans le temps et l'espace. Plusieurs années et séjours au Mexique plus tard, j'appris l'espagnol, incapable d'accepter l'idée de communiquer en anglais avec mes amis et collègues. Plusieurs collaborations artistiques avec Alicia Laguna et Jorge Vargas, directeurs de la compagnie Teatro Linea de sombra, avec qui je partage la même passion pour le mime contemporain, nous ont permis de nous rapprocher. Depuis



Extrait du journal tenu par Francine Alepin au Mexique.

maintenant dix ans, mes amis dirigent un festival international de théâtre corporel actuel, Encuentro internacional de teatro del cuerpo¹, unique en Amérique latine. Ces persévérants ambassadeurs de l'art corporel invitent des praticiens du monde entier afin d'offrir des stages aux jeunes artistes de la scène. Une centaine de stagiaires viennent de tout le pays chaque année pour suivre les classes des maîtres et ont l'occasion rare d'assister à des spectacles de compagnies reconnues internationalement. J'ai pu profiter par la suite du projet d'artiste en résidence Québec-Mexique du CALQ qui m'a donné la chance de mieux connaître la culture et les artistes du pays.

Durant mes nombreux séjours au Mexique, j'avais déjà été fascinée par les centaines de gestes observés : la façon dont les Mexicaines jettent un souffle à la fin d'une phrase, ou encore la manière dont elles roulent la *masa*, la pâte de maïs, pour en façonner des tortillas, la dégaine du policier, les codes de conversation, etc. Les gestes montréalais en comparaison m'apparaissaient inintéressants, banals, trop proches de ma gestualité, de mon idiosyncrasie.

La langue du corps

Pourtant, comment sortir de ces lieux communs, du folklore, des idées préconçues et aller à la rencontre réelle de l'autre ? Et si le geste en était la clé ? Et si on pouvait comprendre l'autre en se mettant dans sa peau, en bougeant à son rythme, en épousant sa qualité dynamique ? Et si la langue d'avant la langue était le corps ? Chaque culture porte son propre langage corporel qui se module selon l'environnement physique et le contexte sociologique. Donc, apprendre le *logos* du corps pour mieux s'imprégner d'une culture. Tous, il nous est arrivé, étranger dans une ville, de nous fondre complètement dans la foule tant et si bien que quelqu'un nous a peut-être demandé son chemin dans une langue que nous ne comprenions pas. On nous avait pris, à notre grande surprise, pour un citoyen de cette ville. Caméléon malgré nous, nous avons capté le rythme d'une démarche, les mimiques convenues, la manière de croiser le regard (ou de ne pas le croiser), les « accents du corps² » de l'autre. En mode survie, il fallait se rendre invisible pour mieux s'adapter.

L'art du mime par lequel j'ai été formée me mène tout naturellement vers l'observation, l'imitation et la traduction scénique des comportements. Parallèlement à ma pratique artistique, j'ai voulu me donner des outils d'analyse en étudiant la méthode de Laban. Cette étude m'a appris à lire le mouvement dans des contextes non seulement artistiques ou esthétiques, mais aussi dans les situations quotidiennes les plus simples.

D'un autre côté, comme artiste du corps je suis constamment en action, en studio de répétition ou sur scène. Rares sont les moments de solitude où je m'accorde des moments de contemplation, comme certains poètes savent si bien le faire. Avec l'aide conjuguée du CALQ et du CAC, j'ai pu me donner cette suspension temporelle. Pour une fois, l'immobilité a été ma condition de création. En ethnologue amateur, équipée d'une mini-caméra DV et d'un carnet, je suis donc retournée au Mexique

1. Voir le site Web : <<http://www.teatrolineadesombra.org/index2.html>>.

2. Terme emprunté à Alain Fleischer, qui se passionne également pour le geste issu des cultures.

pour cueillir, comme des instantanés, l'ombre fuyante des passants et m'arrêter enfin pour mieux comprendre la culture mexicaine à travers ses gestes.

Condamnée à observer

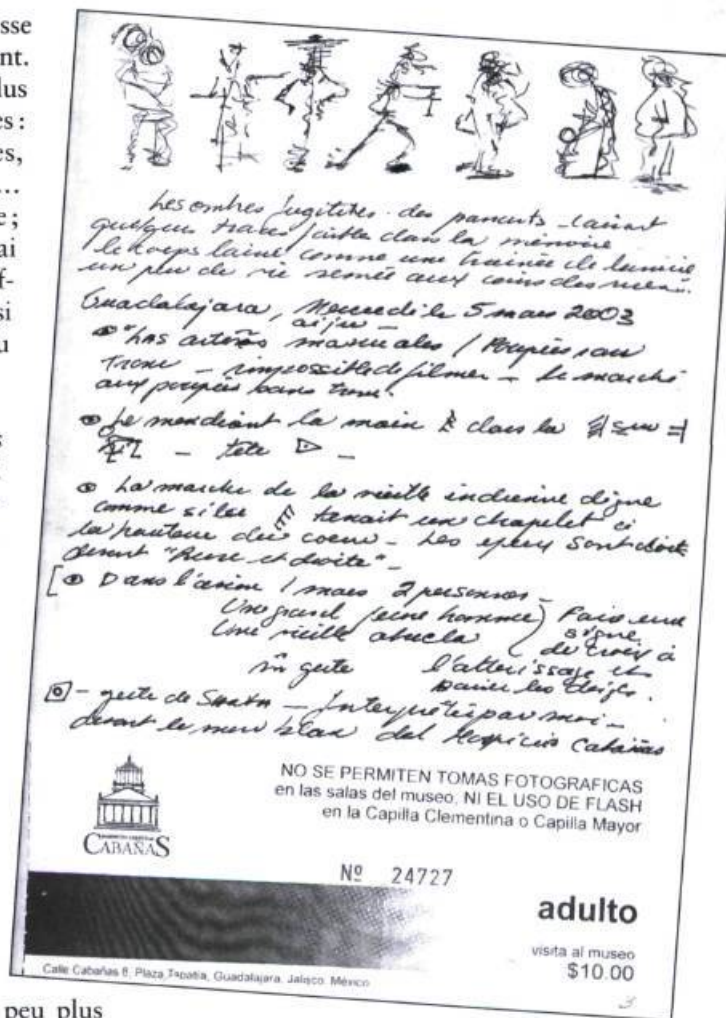
Un premier incident m'obligea à tenir ma promesse de contemplation et à m'immobiliser littéralement. À Guadalajara, une voiture me renversa, et je dus accepter d'être alitée pendant plusieurs semaines : cinq fractures à la hanche, quelques côtes fêlées, nombreuses contusions, commotion cérébrale... Mon corps gardait le souvenir du choc de la tôle ; j'avais vu de très près *la Caterina*³ et vécu le vrai sens de la chanson *La vida no vale nada*. Le chauffard ne s'était pas arrêté et m'avait laissée ainsi inconsciente sur la chaussée. Ce mauvais tour du destin se révéla au bout du compte inspirant.

¡ Bien ! llora, para que limpias a tus ojos. Así verás mejor... « Pleure pour laver tes yeux et ainsi tu verras mieux », m'avait dit le médecin traumatologue qui me soignait, un jour que la situation me désespérait. Je n'avais plus le luxe des pas inutiles. Il fallait me résoudre à cette immobilité temporaire, accepter cet état de dépendance corporelle, ne pas seulement regarder, mais enfin apprendre à voir. Mon médecin chamane avait raison.

En attendant, Frida Kahlo fut mon inspiration salvatrice du moment. Je me suis mise à écrire et à faire des croquis des gestes que je pouvais observer de mon lit : la manière dont la femme de chambre lavait le plancher, sa façon d'essorer la serpillière, puis de s'accrocher au cadre de la porte en traçant des « s » au sol avec un pied, sorte de danse ondulante du ménage. Un peu plus tard, dès que j'ai pu me soulever, au rebord de la fenêtre, j'ai capté la sérénité de cette femme qui, sur une terrasse, décrochait les vêtements et les draps d'une corde à linge, et les pliait dans un paisible rituel. Cette plénitude m'émut, et je reconnus là l'universalité des gestes séculaires que les femmes répètent inlassablement dans toutes les cultures.

Une fois rétablie, j'ai poursuivi ma quête en toute quiétude en retournant au cœur des marchés et des villes. Il fallait se soumettre à quelques règles éthiques : d'abord tenter de me rendre invisible et discrète – car il est vrai que l'observatrice étrangère

3. Personnage populaire représentant la Mort et personnifié par José Guadalupe Posada.



Extrait du journal tenu par Francine Alepin au Mexique.

devient souvent elle-même l'observée – et puis, toujours respecter l'autre dans son intimité. Si la caméra était parfois utile pour capter les sons, les ambiances, la foule en général, je préfère de loin les croquis, les descriptions et les premières réflexions ou impressions sur le vif que je transcris dans mon carnet.

Des gestes observés, je propose quelques catégories récurrentes dans toute culture. Voici quelques exemples mexicains répertoriés :

- Gestes usuels et fonctionnels reliés aux tâches, aux artisanats et aux métiers ou à une profession : 1) les mains agiles de la faiseuse de tortillas ; 2) les faiseurs de crème glacée où les bras en contrepoids brassent énergiquement en cercles concentriques des barils de glace ; 3) les cirieurs de chaussures (jamais des femmes !) penchés, le dos courbé, sur les pieds de leurs clients ; 4) tâches ménagères (toujours des femmes).
- Gestes en relation à l'autre, de l'ordre de la communication, publique ou privée : 1) le « oui » de l'index, que l'on fait pour appuyer l'interlocuteur et parce qu'on ne veut pas l'interrompre ; 2) le geste de « couper » le torse en traçant une diagonale de la main de l'épaule gauche à la ceinture droite : « partage avec moi ! » ; 3) se frapper le coude : *es codo*, « il est avare » ; 4) la façon de se faire la bise, une seule, sur la joue droite.
- Gestes d'expression artistique ou ludique : 1) les joueurs de marimbas ; 2) les lutteurs ; 3) les danses traditionnelles et folkloriques ; 4) les danseurs de salsa.
- Gestes reliés aux états, à l'humeur, à l'émotion, à l'inconscient : les dormeurs sur les bancs de parc ;
- Les marches, les postures : 1) les Mexicains marchent plus lentement, le bassin plus proche de la terre et plus lourd que nous qui marchons normalement plus rapidement et la poitrine plus haute ; 2) la démarche fière de l'Indienne qui semble tenir un chapelet invisible entre ses mains.
- Gestes rituels et symboliques : 1) se signer pour remercier Dieu de sa première vente de la journée ou avant de traverser une rue ; 2) les gestes de purification des *bruja*s (sorcières) du marché de Sonora ; 3) les gestes du rituel du peyotl.

Une mise en garde s'impose face à ce qui pourrait être une interprétation trop rapide des gestes avec le risque de leur assigner une signification qui serait fermée. Chaque culture possède son propre gestuaire⁴ qui se module selon la personnalité de chacun. Chaque individu ne réagira pas de la même façon dans un contexte similaire. De même, chaque observateur est influencé par ses propres filtres culturels. Certains dénominateurs communs se démarquent dans l'ensemble, mais le contexte duquel le geste est issu doit être pris en considération. En ce sens, les ouvrages populaires qui prétendent donner les clés d'un *body language* sont trop souvent erronés ou ethnocentristes⁵.

4. Terme emprunté à Larry Tremblay, le gestuaire est un ensemble, un inventaire de gestes associés à un personnage de théâtre.

5. Je me dois, par contre, de souligner quelques excellents ouvrages, entre autres *Body code* de Warren Lamb, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1979, et *Beyond Words. Movement Observation and Analysis* de Carol-Lynn Moore et Kaoru Yamamoto, New York, Gordon and Beach, 1988.

Poésie du quotidien

Par ailleurs, l'objectif de mes observations n'était pas de faire une lecture scientifique des gestes, mais plutôt de m'en inspirer afin de créer une œuvre théâtrale qui se voudrait une sorte d'ode, d'hommage aux gestes du quotidien. Ma quête a été beaucoup plus intuitive que pragmatique, je n'ai pas cherché à être exhaustive. Je me suis seulement laissé porter par le regard et la poésie du quotidien. En studio, à la suite de cette collecte aléatoire, j'ai analysé et tenté de reproduire, de reconnaître les récurrences, les constantes telles qu'observées à partir de la vidéo et de mes notes. Pendant des jours, il a fallu que je prenne le pas mexicain, que je m'imprègne de la dynamique et du rythme de la faiseuse de tortillas, que je m'approprie la démarche fière de la Zapotèque. Je l'ai fait de façon obsessive et compulsive. Par ailleurs, je savais que, sur scène, je ne pourrai jamais être la vieille Indienne ravivée, ni le jeune voyou, ni la vendeuse de nopals. Je ne saurai non plus jamais ce que ressentent ou pensent réellement ces personnes à ces moments-là. Tout n'est qu'hypothèses, histoires extrapolées à partir d'une attitude captée sur le vif et que je me plais à imaginer. Ces

« La puerta de la Virgen »
dans *la Glaneuse de gestes*
de Francine Alepin, présentée à
l'Espace Libre (Omnibus, 2005).
Photo : François Gélinas.



gestes glanés, je les explore, les décline, et les « remixe ». Je les recycle dans une trame qui n'appartient qu'à une écriture subjective, où se traduisent une vision et une interprétation personnelles du Mexique.

Certains gestes garderont tout leur mystère, d'autres m'ont été révélés par des rencontres surprenantes. Un jour, à Oaxaca, j'ai voulu me rendre à la Iglesia de la Soledad (Église de la Solitude). Comme je n'ai aucun sens de l'orientation, je me suis évidemment perdue. Je demande mon chemin à une vieille femme : « *Voy por allá, acompañaame*, « J'y vais justement, accompagnez-moi ! » me dit Artemia Miguel Pablo. Je ne sais pas encore que je viens de rencontrer la Solitude en personne. Elle pue, elle a les cheveux gras, il lui manque des dents. Le temps et le soleil ont laissé sur son visage des crevasses profondes. Ses mains ont gardé la trace des gestes mille fois répétés, stigmates des saletés des autres.

Je l'invite à déjeuner. Elle accepte. Son OUI est un cri du ventre. C'est son jour de chance ! dit-elle. Artemia ne sait ni lire ni écrire, elle me parle mixtèque et veut me l'apprendre. Elle s'interroge sur l'étrange travail que je fais. Elle me parle de sa dure vie de femme, de lavandière, de ses enfants qu'elle ne voit plus depuis des années. En échange de quelques anciennes chansons mixtèques, il faut lui acheter un *rebozo*, un châle coloré et chaud pour les temps froids qui viendront. Au marché, au détour d'un stand, j'aperçois une femme faisant ce geste énigmatique : les doigts de la main droite touchant légèrement l'épaule du même côté. Une posture inconfortable puisque le coude n'est pas appuyé. J'avais observé ce geste particulier plusieurs fois chez d'autres marchandes et chez quelques enfants. Pourtant, j'avais demandé à mes amis mexicains ce qu'il signifiait, mais personne n'était en mesure d'élucider ce mystère. On ne l'avait d'ailleurs jamais remarqué. Les gestes de notre propre culture nous échappent parfois ; trop proches de nos habitudes, trop banals.

Je demande à Artemia : « ¿ Esto ? ; Es la puerta de la Virgen ! La Virgen es muy milagrosa, muy milagrosa, muy milagrosa, la Virgen... » Artemia m'explique que c'est la porte de la Vierge et que la Vierge est très miraculeuse. Elle descend du Ciel, entre par la porte formée par le bras, accomplit le miracle demandé et repart d'où Elle est venue, par l'autre porte. Il faut donc refaire une ouverture avec le bras gauche.

Nous marchons côte à côte, un long moment. Elle me bénit. On se quitte pudiquement.

Artemia de la Soledad a repris son chemin, moi le mien.

Lors d'un plus récent voyage au Mexique, à Real del Monte, petite ville minière près de Pachuca, une artisane nahuatl me demande d'où je viens. Autant fascinée par moi que moi par elle, elle me dit : ¡¡¡ Abhh !!! ¿ Montreal ? ; es como Real del Monte, pero al revés ! (Montréal ? c'est Real del Monte mais à l'envers).

Plonger dans une autre culture nous ramène inévitablement à soi, dans un reflet souvent inattendu. **■**